

Moi, j'aspire juste à une vie normale. Une vie sans douleur. J'ai éprouvé plus de douleur, physique comme émotionnelle, au cours de mes vingt-quatre années d'existence que la plupart des femmes n'en subissent en toute une vie. Les gens tiennent pour acquise la facilité avec laquelle ils courent, sans jamais se soucier que ça ne se termine par une fin abrupte qui vous consume. Je les envie, ces gens, et je suis bien décidée à être comme eux un jour. Ma nouvelle devise, c'est de vivre pour demain. Chacune de mes décisions m'emmènera vers un avenir empli de lumière, qui ne pourra jamais être terni par la dure réalité et les imprévus. Je suis la créatrice de mes rêves. Je ne suis plus la poule mouillée qui se laisse blesser.

Si je suis ici aujourd'hui, dans ce bar, c'est parce que j'occupe le poste de responsable des collectes de fonds pour l'une des associations caritatives en faveur des femmes les plus importantes des États-Unis. Après un long voyage et deux escales en route, je m'enfonce dans les coussins moelleux du fauteuil qui se moulent à mes courbes. Un coup d'œil à la ronde me confirme dans mon choix de tenue – blazer de travail et jean sombre. Un look décontracté, rehaussé toutefois par mes escarpins vertigineux qui laissent entrevoir deux orteils et un collier de perles.

Je suis ici dans une sphère bien plus élevée que la mienne. Les hommes et les femmes en costumes immaculés et robes de cocktail s'agglutinent en petits groupes pour profiter des

happy hours. Ce n'est pas mon genre, cet endroit. Si le comité de direction de la fondation En lieu sûr ne se tenait pas dans cet hôtel, je serais à la maison, dans un pyjama douillet, à siroter du vin sur le canapé tout en regardant un film romantique avec Maria, ma colocataire.

Les sillons profonds du rebord arrondi du comptoir sont parfaitement sculptés dans un motif alambiqué. Le bar est rétroéclairé, ce qui fait briller de mille couleurs chaque bouteille d'alcool, tels les rayons du soleil à travers un cristal. Les rayons de lumière s'éparpillent, transformant l'arrière du comptoir en une œuvre d'art plutôt qu'en une série d'étagères chargées de boissons alcoolisées. Une haute échelle grimpe de part et d'autre, permettant au barman d'atteindre les breuvages de « l'étagère du haut » – ces trucs qui coûtent plus de cent dollars la bouteille, peut-être même le verre, et que l'on dispose ainsi sur les étagères d'honneur.

Un rapide examen de la liste des vins me rappelle à ma position dans la vie. Habitant en pays viticole, j'ai plutôt une bonne idée de ce qui est bon, correct ou carrément du vinaigre. Sur cette carte, tous les prix sont indiqués à la bouteille, et la moins chère approche la centaine de dollars – pas du tout en rapport avec mon salaire, quoi.

Derrière le bar, un petit bonhomme poilu me sourit, en essuyant la zone devant moi à l'aide d'un linge humide, avant d'y poser un dessous de verre.

— Que puis-je vous servir ?

Son accent trahit une pointe de chicago-italien.

— Euh, je ne sais pas trop. Vous avez du vin au verre ?

— Vous n'êtes pas d'ici, je me trompe ?

Sa question est aimable et sans détour, j'opte donc pour l'honnêteté.

— Non, je suis là pour affaires.

— Super, je vais vous trouver quelque chose, conclut-il en abattant sa main sur le bar. Blanc ou rouge ?

— Blanc, s'il vous plaît. Et merci.

Ce bar, c'est quelque chose. J'hésitais à descendre, mais je suis contente d'avoir surmonté mes réserves. Ma fatigue liée au voyage commence à se dissiper. Le serveur pose devant moi un verre qu'il a servi généreusement au-dessus de la limite réglementaire de vingt-cinq centilitres. Je lui offre un large sourire, qui sans doute lui montre toutes mes dents. Il y répond de même et s'en va servir un autre client.

Des haut-parleurs cachés jaillit la voix mélodieuse d'Amy Winehouse, qui chante en sourdine qu'elle n'est pas assez bien pour son homme. Les gens discutent. Je prends une gorgée de mon vin et suis assaillie par les notes douces et beurrées du chardonnay. Il me rappelle un petit vignoble que mes âmes sœurs et moi avons visité l'année passée à Napa. Son vin était tout aussi suave au palais. C'est le goût de l'argent. J'espère juste que l'addition ne dépassera pas les vingt dollars. Autrement, ma petite folie du jour aura un goût amer.

Pivotant sur le côté, je contemple le mélange éclectique d'art contemporain couplé à des rampes de spots tamisés. Un impressionnant piano d'un noir immaculé est installé dans un coin. Une lumière douce l'éclaire, comme dans l'attente de quelque âme esseulée pour taquiner ses touches d'ivoire. Un homme pose la main sur la surface brillante, interrompant ma transe. Remontant le regard le long de ce bras, je le découvre attaché au corps d'un homme doté du visage le plus incroyable que j'aie jamais vu. Sa photo pourrait aisément orner la couverture de n'importe quel magazine de mode. D'épais sourcils bruns intensifient ce que je devine être des prunelles sombres. Ses pommettes sculptées se soulèvent tandis qu'il renverse la tête en arrière dans un rire. Il est la quintessence du grand, du ténébreux et du beau, dans le costume noir d'encre porté par, je pense, l'une des carrures les plus parfaites qu'il m'ait été donné de voir. Il est sublime.

J'ausculte son corps, depuis ses chaussures sur mesure en cuir jusqu'au pantalon coupé de la plus exquise façon, ceint autour d'une taille mince de cette manière sexy que l'on

voit uniquement chez les hommes qui honorent le grand écran de leur présence. J'avale mon vin, laissant la brûlure de ma gorgée trop généreuse réveiller ma conscience alors que mes yeux poursuivent leur voyage jusqu'à un torse très large. Sous le tissu soyeux, j'imagine un torse et des abdominaux ciselés. Sa cravate est desserrée. Il vient probablement de terminer sa journée de travail, pressé de retrouver les copains pour une bière dans le centre de Chicago.

Non, il y a quelque chose qui cloche. Il est trop élégant pour une bière. Ça, ce serait plutôt pour le genre de types avec lesquels je sors en général. Cet homme-là, monsieur Superman, il est bien trop classe. Son verre contient un liquide couleur miel qui confirme l'excellence de son goût. Un scotch ou un whisky on the rocks.

Au moment où il sirote sa boisson, il est la sexytude personnifiée. J'imagine que l'alcool fort lui brûle la gorge sur son passage. Je parie aussi qu'il lui réchauffe le ventre et apaise les épreuves de la journée. Je le suppose avocat d'entreprise ou banquier. Il avait peut-être un rendez-vous dans cet hôtel et il fait du relationnel avec les hommes qui l'entourent. Encore mieux, si ça se trouve, ils essaient de l'impressionner. Oui, sans doute plutôt dans ce sens-là.

Je m'attarde sur son visage et découvre avec sidération qu'il a le regard rivé sur moi. Je veux détourner les yeux, en vain. C'est comme s'il me retenait captive de son regard intense. Une chaleur me vrille les tripes tandis que nos regards se croisent et que nous dansons l'un autour de l'autre, évaluant, envisageant. J'essaie à nouveau, sans y parvenir, de regarder ailleurs. Au bout de ce qui m'apparaît comme une éternité, il hausse l'un de ses sourcils bruns et un sourire narquois se dessine sur ses lèvres.

« Sublime » n'était pas le mot exact. Il est splendide. De longs doigts rabattent ses cheveux bruns en arrière, qui retombent en vagues sexy – je donnerais tout pour y glisser mes doigts aussi. Un frisson me parcourt le dos et nous

continuons notre bataille de regards. Et juste au moment où je suis sur le point de m'évanouir à force de retenir mon souffle, il détourne les yeux. Comme on jette du sable sur une flamme. Le feu s'éteint. Fini. Froid. Ne restent plus que des cendres.

Nom de Dieu, c'était quoi, ça ?

La fatigue de la journée doit me jouer un tour. Jamais je n'avais reluqué un homme aussi longuement, et surtout pas avec une telle attention. *Je parie qu'il est doué au lit.* Une pensée qui volette soudain à mon esprit et que j'étouffe. Ce sont des dragons, les pensées de ce genre. Heureusement qu'il a détourné les yeux. Et, mieux encore, qu'il n'a pas entendu l'appel silencieux des sirènes l'attirant vers moi afin d'assouvir le désir qui pulse à travers chaque pore de ma peau. Il lui suffirait d'une allumette pour que je m'enflamme aussi vite qu'un tas de feuilles sèches.

De toutes les fibres de mon être, je m'oblige à pivoter vers le bar et à me concentrer sur n'importe quoi à part cet homme. Délicatement, je trace le contour de mon verre de vin, histoire de voir si je vais pouvoir le faire chanter sur la douce musique qui imprègne la pièce. Un sentiment de satisfaction éclôt en moi quand je parviens, à force de cercles, à tirer un minuscule couinement pour accompagner les paroles de la chanson.

— Chouette tour, fait une voix grave derrière moi.

De ces voix qui s'installent dans votre ventre et vous chatouillent de l'intérieur.

Je pivote si vite que mon verre part en glissade à travers le comptoir. Un bras preste passe devant moi, le rattrapant avant qu'une seule goutte ne s'en échappe. Je suis coincée entre un torse large et le bar dans mon dos. Réflexe instinctif, je pose les deux mains à plat contre la surface dure devant moi. Mon nez se retrouve dans une chemise impeccable. Un mélange de bois de santal et d'agrumes imprègne l'air de sa fragrance entêtante. Je prends une profonde inspiration,

aspirant le goût de la nature et de l'homme. Son odeur me rappelle que ça fait bien trop longtemps que je n'ai pas eu de contact aussi intime avec le sexe opposé.

Tout à coup, un grondement détruit mon petit coin de paradis. Le torse contre lequel je suis piégée est en train de rigoler. Je le repousse légèrement et le mur se déplace pour révéler une paire d'extraordinaires yeux bleu des mers du Sud. Tout à l'heure, la lumière m'a joué des tours : ils ne sont pas sombres du tout. Je le détaille trait après trait. Des prunelles bleues aux pommettes sculptées, jusqu'à la moue en forme de cœur. Le Superman sexy est là, pile devant moi, et il me regarde. Un halo de lumière derrière lui accentue chacun de ses traits délectables. Il... rit.

Je plisse le nez, pousse plus fort sur son torse afin de m'assurer un peu d'espace vital. En quelques secondes, cet inconnu m'a complètement envahie et emprisonnée comme un animal, il a sauvé ma boisson et il m'a privée de la capacité de parler.

— Vous avez perdu votre langue ?

— Non !

Je lève les yeux au ciel. Même moi, j'ai perçu le ridicule de mon exclamation.

En riant, il désigne le siège libre à côté de moi.

— Je peux ?

Sur quoi il s'assied sans attendre de réponse.

— Non, vous ne pouvez pas. J'attends quelqu'un.

Réponse parfaitement raisonnable, quoique mensongère, et qui fonctionne toujours quand un importun tente de s'installer à côté de moi.

— Il n'aura qu'à s'asseoir sur le siège de l'autre côté de vous, fait-il, toujours souriant.

Maudit soit son visage si sexy. Je pourrais l'admirer pendant des jours sans discontinuer et je ne comprendrais toujours pas comment Dieu a pu créer créature aussi parfaite. Bon, c'est sans doute tout ce qu'il a pour lui.

D'un ton sec, il appelle le barman qui accourt.

— Quelle impolitesse ! Vous traitez toujours les gens comme des chiens ?

Je ne sais même pas pourquoi j'ai ouvert la bouche. J'aurais mieux fait de l'ignorer, de finir mon verre et de partir. Mais non, il fallait que je titille le Superman sexy.

Il me dévisage, malgré le barman qui attend patiemment. Bizarre, pour un barman. Pourquoi il n'intervient pas pour demander à Superman ce qu'il veut boire ? Lequel fouille mon visage de ses yeux océan et parle au serveur sans le regarder. Encore cette impolitesse !

— Sam, je vais en prendre un autre. Et elle aussi.

Il montre mon verre quasi vide.

— Oui, monsieur Davis. Tout de suite.

Le barman s'incline presque avant de courir préparer les verres.

— « Monsieur Davis » ? J'en déduis que vous venez ici souvent ?

— Chase Davis et oui, je suis le propriétaire de cet hôtel. Je tiens à vérifier comment tournent mes investissements.

Mes joues me brûlent. Sans que je sache déterminer si c'est sous l'effet de l'embarras ou de l'irritation. Peut-être un peu des deux. En plus d'être d'une beauté confondante, il est prétentieux. Un trait de caractère que je n'apprécie guère.

— Pardon si je vous ai paru malpoli, mais il fallait que je parle à Sam de manière à attirer son attention. Je voulais vous commander un autre verre avant que vous ne filiez.

Oui, ça se tient.

— Et pourquoi est-ce que vous tenez à m'offrir un verre, monsieur Davis ?

— Chase, vous pouvez m'appeler Chase.

— J'ai l'impression que vous êtes plus habitué à ce qu'on vous donne du « monsieur Davis », je lui fais remarquer sur le ton le plus séducteur de ma palette. Vous appréciez le respect que ça vous confère ?

Bon sang, mais d'où est-ce que je sors ces conneries ? Ça me dépasse. J'ai l'impression de jouer à un jeu que je n'ai jamais pratiqué, sans avoir la moindre idée si je gagne ou si je perds. Quelque chose chez cet homme taquine mes défenses, alors je pique et je frappe, mais ça n'est pas inconfortable. C'est plus comme si j'avais envie de le provoquer.

— Dans ma vie professionnelle, oui, « monsieur Davis » est plus approprié. Dans la sphère privée, cette conversation par exemple, j'aimerais beaucoup que vous m'appeliez Chase.

Ses prunelles scintillent et, quand il sourit, il m'offre une rangée de dents blanches bien alignées. À couper le souffle.

Je hoche la tête, sans trop savoir comment continuer la joute. Tout en lui exsude la confiance et le contrôle, c'est dans son essence, et moi, je me flétris sous la pression de sa proximité. Il a beau être le Superman sexy, on dirait qu'il est en train de devenir ma kryptonite.

— Pour répondre à votre question, je vous offre un verre, histoire d'avoir l'occasion d'apprendre à vous connaître mieux.

Dans mon ventre, ça frissonne pendant qu'il contemple mon visage, avant de poser les yeux sur ma poitrine. Je remercie le ciel d'avoir opté pour un haut moulant sous mon blazer : il accentue mes seins, tout en laissant juste la place qu'il faut à l'imagination. Merci à What not to wear pour la veste ajustée et la technique du petit haut sexy.

Je me passe la langue sur les lèvres et mords celle du bas en tâchant de trouver quoi dire ou faire. Il inspire et je vois son torse large se soulever. Ses yeux bleus s'emplissent de couleurs et ses pupilles se dilatent.

— Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

— Gillian Callahan, mais mes amis m'appellent Gigi.

— Je vous appellerai Gillian ou mademoiselle Callahan, réplique-t-il en saisissant ma main, qu'il porte à ses lèvres

pour y déposer un baiser. Les petits noms, ça se mérite. Je préfère choisir ceux que j'emploie.

Le ton rauque de sa voix propage des ondes de désir animal partout à travers moi. Mon Dieu, ce type est le sexe incarné. Ça suinte de ses paroles, du scintillement de ses yeux et du sourire narquois attaché à ses lèvres délicieuses. J'ai envie de les embrasser, de les mordre et de les savourer, ces lèvres. Dans cet ordre. Il tire sur sa cravate et en défait complètement le nœud. D'une pichenette, il détache les deux boutons du col, révélant une bande de peau joliment hâlée. Je me penche plus près de lui, hypnotisée par ce morceau de chair. Follement, j'ai envie de m'approcher pour y donner un coup de langue. Juste pour goûter, rapidement. C'est tout ce qu'il me faut.

— Vous appréciez ce que vous voyez, Gillian ?

Avant que mon cerveau se reconnecte et censure ma réponse, j'ai bêtement hoché la tête. Avec la répartie d'une adolescente en plein crush, une réponse spirituelle et étayée m'échappe :

— Oh oui.

— Hmm, vous m'en voyez ravi. Et si nous poursuivions cette conversation ailleurs ?

En l'espace d'une seconde, ses prunelles passent du bleu caribéen au noir. Une grande main s'égare sur mon genou et son pouce y dessine un symbole de l'infini. À chaque légère pression de sa peau sur mon jean, je ressens son contact comme s'il me marquait au fer rouge. L'excitation me parcourt les membres, jusqu'à ce que ses paroles s'écrasent enfin autour de moi.

— Pardon. Comment ?

Je bondis au bas de mon siège, ce qui nécessite pas mal d'efforts sachant que mes jambes se sont changées en gelée. Qu'on poursuive dans un endroit plus confortable ? Genre je suis une prostituée prête à sauter au lit avec un homme, sexy en diable, certes, mais dix minutes seulement après l'avoir rencontré ? Non, je ne suis pas de ces filles-là. Enfin,

je pourrais, sauf que ce n'est pas l'impression que j'ai envie de donner.

Son visage se tord en une grimace perplexe. Il tend la main vers moi, mais je recule et lui échappe. Les grands bonshommes qui essaient de m'attraper, ça a tendance à provoquer des crises de panique en moi.

Il plisse les paupières.

— Vous avez envie de moi, je le vois très clairement. C'est écrit en gros sur votre si beau visage, vous ne savez pas masquer vos émotions.

Des picotements de peur me parcourent l'échine et me remontent jusque dans la nuque où mes poils se hérissent. Je secoue la tête.

— Vous vous méprenez. Je dois y aller. Ravie d'avoir fait votre connaissance.

Sur quoi je fais volte-face, reprends mes esprits et pars vers la sortie du bar de l'hôtel.

— Gillian, attendez ! appelle-t-il derrière moi.

J'hésite à passer à la course, mais je sais que je suis en sécurité ici. Nous sommes dans un hôtel cinq étoiles en plein centre de Chicago, il y a des gens partout. Sur une profonde inspiration, je me tourne vers l'homme le plus beau sur terre. Le surnommer Superman, ça ne lui rend pas justice. Il est juste... parfait.

Quand il me rattrape, il me tend une carte blanche.

— Voici ma carte professionnelle. Mon numéro de portable y est inscrit au dos. Je ne suis pas sûr d'avoir compris ce qui vient de se passer, mais j'aimerais vous revoir.

Aucune chance.

— J'y réfléchirai.

Il incline la tête d'une façon qui m'amène à penser qu'il n'a jamais été éconduit par aucune femme avant. Non, probablement pas. Il faut vraiment être folle à lier pour refuser une partie de jambes en l'air avec cet inconnu si sexy, mais moi, je vis pour demain, pas pour aujourd'hui.

Lentement, un sourire se dessine sur ses lèvres. Il se penche en avant et pose les deux mains sur mes avant-bras dans un geste presque timide. Je dois faire appel à tout mon self-control pour ne pas céder à la panique. C'est moi qui initie les contacts avec autrui, tel est le mécanisme que j'ai mis en place pour supporter les rapports humains. Je ferme les yeux tandis qu'il s'approche et dépose un baiser sur ma joue.

Le bois de santal et les agrumes imprègnent l'air qui entoure son imposante silhouette. Dieu qu'il sent bon.

— En attendant qu'on se revoie, chuchote-t-il à mon oreille.

Puis il laisse courir ses lèvres le long de ma mâchoire jusqu'à mon menton, avant de s'écarter.

Je pourrais fondre sur place. Sur un clin d'œil, il fait demi-tour et retourne au bar.

*

Idiote. Idiote. Idiote.

Je me répète ce mot en boucle en ôtant mes escarpins, que je jette à travers la chambre. Pauvres chaussures, leur splendeur ne mérite pas ce traitement. Seulement voilà, il faut que j'expulse mon agressivité d'une manière ou d'une autre. Me cogner la tête contre une surface dure m'apparaît comme très séduisant au moment où je vous parle. C'est soit la commotion cérébrale, soit le mauvais traitement sur chaussures.

Pfff. Pourquoi je ne peux pas être juste normale ? Entrer dans un bar. M'asseoir. Prendre un verre. Rencontrer un bel homme. Flirter. Il m'invite à sortir. C'est ainsi que ma rencontre avec Chase aurait dû se dérouler. Mais non. Pas pour Gigi Callahan, la fille brisée de San Francisco. Le type ose une suggestion ostensiblement sexuelle et je m'écroule comme un saule pleureur. Pire, je décampe tel un pauvre petit animal effrayé. J'aurais dû rester et lui renvoyer sa proposition multipliée par dix.

Ce n'est pas comme si j'étais une prude ou une sainte. J'ai été draguée des tas de fois en vue de relations sexuelles. Je l'ai même envisagé à une ou deux reprises. Pourtant, avec lui, c'était comme si je ne réussissais pas à connecter mon cerveau assez longtemps pour aligner deux phrases. Mon absence de filtre l'a poussé à l'action, à l'instar d'un feu vert. Ce gars couche probablement avec une femme différente chaque nuit. Avec son visage et son corps d'Adonis, qui ne rêverait pas de sauter dans son lit ? Nom de Dieu, si je n'étais pas une telle poule mouillée, je serais en train de lui gratouiller la jambe comme un gentil toutou en ce moment, à implorer une caresse.

Chase. Le simple fait de penser à lui noue mon ventre et mouille ma culotte. *Aaahhh !*

Je m'affale sur le lit et fixe le plafond, dépitée. Quand est-ce que je vais apprendre à contrôler mes peurs ? Peu importe. Je suis ici pour me concentrer sur mon travail avec En lieu sûr, un point c'est tout. M'enfin, peut-être qu'à force de faire le bien pour les autres, je vais rencontrer quelqu'un qui fera le bien pour moi. Par exemple quelqu'un de grand, de brun aux yeux couleur de l'océan. Et aux mains chaudes.

Idiote. Idiote. Idiote.

Mon portable vibre sur la table au bout du lit et me tire de ma rêverie. C'est ma colocataire. Merci, mon Dieu !

— Ria ! Je suis tellement contente que tu appelles, je hurle dans le combiné.

— *Mi amiga !* Qu'est-ce qui ne va pas ? Je ne te reconnais pas.

Maria De La Torre est l'une de mes meilleures amies filles et ma colocataire. Toutes les deux, nous avons traversé l'enfer et tirons les mêmes bagages. Au fil des années, nous sommes devenues particulièrement protectrices l'une envers l'autre. Son amour et son soutien m'ont permis de survivre à de nombreuses nuits de larmes et de haine de moi-même. Et j'ai été son roc à peu près aussi souvent. Ensemble, et grâce

à de nombreuses séances de thérapie, nous avons appris à gérer et à nous montrer plus ouvertes quant à nos sentiments. Je reste renfermée, mais il y a tout de même une poignée de gens soigneusement choisis dans mon monde à qui j'accorde ma confiance. Maria en fait partie.

— Meuf, j'ai rencontré un homme, je lâche dans un soupir, dégoûtée de moi-même.

Ma remarque la fait rigoler.

— Ben alors, pourquoi on dirait que ton chien vient de mourir ?

— Je ne sais pas. Il est différent. Très intense.

C'est un euphémisme.

Maria soupire au bout du fil.

— Gigi, ne me dis pas que tu as encore rencontré un de ces salauds qui n'ont qu'une idée en tête, coucher avec toi. C'est vrai, quoi, tu es tout à fait baisable, mais il faut que tu arrêtes d'attirer ces *pedazos de mierda* !

Elle me fait rire. Selon Maria, tous les hommes sont des merdes. Inutiles. Son usage intempestif de l'espagnol la rend incroyablement attachante. C'est une caractéristique unique, et qui m'en a appris pas mal sur sa langue maternelle.

— Il n'est pas comme ça. Enfin, à la vérité, je ne sais pas grand-chose de lui si ce n'est qu'il est torride. Et là, je te parle du niveau star de cinéma, « Homme le plus sexy de l'univers » du magazine *People*, tu vois le genre. Les femmes du monde entier doivent quitter leur culotte sans poser de question pour lui.

D'ailleurs, il doit le savoir, ce sale arrogant.

Maria glousse.

— Miam. Et donc, tu vas le faire ?

— Faire quoi ?

— Quitter ta culotte pour lui, bécasse, fait-elle en riant de plus belle, sur un ton qui dit aussi : « Mais qu'est-ce que tu peux être nunuche, ma pauvre fille ! »

— Non ! Je l'ai rencontré, j'ai discuté avec lui et puis

je me suis enfuie. Je me suis complètement ridiculisée. Je doute qu'il ait envie de me revoir.

C'est vrai. En plus, s'il avait connaissance de mon passé, il prendrait ses jambes de Superman sexy à son cou et déguerpirait dans la direction opposée.

— *Cara bonita*, non. Je suis sûre que tu n'as pas fait ça.

Je grimace. Elle m'a toujours appelée « joli minois », c'est son petit nom à elle. Et elle me donne encore plus de ce gentil surnom quand elle sent que je suis déprimée ou que j'ai besoin d'être encouragée.

— Il t'a proposé un plan, il t'a demandé ton numéro ?

Une lueur d'espoir s'allume au loin.

— Ben oui, en quelque sorte. Il m'a donné sa carte professionnelle avec son numéro de portable au dos. Et m'a demandé de l'appeler.

À dire vrai, il me l'a même donnée après mon comportement ridicule, donc peut-être qu'il est vraiment intéressé. Cela étant, qu'est-ce que ça révèle de lui ? Je me suis comportée comme une frappingue, pourtant le gars tente une ouverture comme s'il me sollicitait. C'était déplacé, quand même.

— Tu vois, il s'est manifestement passé quelque chose. Alors, tu vas le faire ? demande-t-elle d'une voix pleine d'espoir. Tu mérites de t'amuser un peu pendant que tu es à Chicago. En plus, c'était quand, la dernière fois que tu as pris ton pied, hein ?

Sa question est rhétorique. Elle sait que ça remonte à des mois.

— Ria ! Je viens de le rencontrer. Tu me suggères de sauter au lit avec lui ?

Cette fille n'a pas de limites. Même si je ne peux pas dire que la pensée n'a pas fait discrètement son chemin dans mon esprit. Surtout quand il a desserré sa cravate gris argent, pour révéler une bande de peau affriolante.

— Oui, exactement ! Tu as besoin d'une bonne baise !

(Sa grossièreté me tire un hoquet.) Tu es à cran, ces derniers temps, poursuit Ria. Tu avoues toi-même que c'est le genre de mec avec qui les femmes rêvent de coucher. Réfléchis-y, au moins. Tu es jeune, *mi amiga* ! Comporte-toi enfin comme une nana de vingt-quatre ans, et pas de quarante-quatre.

— Oui, tu n'as pas tort, je concède avec un long soupir. Je vais y songer. Bon, je te rappelle demain après ma première réunion du conseil d'administration, d'accord ? Je vais aller me coucher, histoire de filer à la salle de sport de bonne heure demain matin.

Un bâillement bruyant me fait réaliser à quel point je suis vannée. N'empêche, Maria a raison : je suis beaucoup trop coincée. Ma dernière relation, si on peut appeler ça comme ça, remonte à Daniel le froussard.

Non, c'est injuste. Ce n'est pas vraiment qu'il était froussard. Il était juste trop sensible pour moi. Il me traitait comme une princesse et pleurait devant les comédies romantiques. Moi, je pleure rarement. En plus, au lit, il était d'un ennui mortel. Seulement intéressé par la position du missionnaire, jamais il ne déviait de la norme. Il a flippé le jour où j'ai suggéré qu'il me prenne par-derrière. Sa voix choquée résonne encore dans mon cerveau : « Tu veux être baisée comme une pute, Gigi ? Sans déconner, mais qu'est-ce qui cloche chez toi ? » Le simple fait de repenser à ce connard me donne la nausée. J'ai besoin d'un homme qui sache s'y prendre avec une femme. Un homme qui m'excite, me fasse jouir régulièrement sans avoir peur de se faire mal. Daniel ne m'a jamais donné beaucoup de plaisir, mais pas une fois il ne m'a touchée avec colère non plus.

La voix dégoûtée de Ria me ramène à l'instant présent.

— Beurk ! Tu n'arrêtes pas d'aller au sport. Enfin, Bree serait fière de toi. Pour ma part, je vais m'attabler devant un bon gros dîner bien gras avec Tommy. Les choses se réchauffent entre nous, je pense que je vais enfin l'amener à me mettre dans son lit !

Voir Maria flatter gentiment un homme, c'est du tout nouveau. La plupart des mecs se battent pour l'approcher, pas l'inverse.

— L'attente rend l'expérience encore meilleure, je lui rappelle. Profite de l'attention qu'il te porte. Au moins, lui, il a vraiment envie d'être avec toi, pas juste de te sauter dessus.

En même temps que je ris, j'entends son grognement frustré.

— Mais je veux qu'on saute sur *mis huesos*, moi !

— Eh bien, bonne chance sur ce point. Bon dîner. Le voyage m'a épuisée, et on a deux heures d'avance ici, je lui signale avec un autre bâillement sonore.

— Bonne nuit, *cara bonita. Te quiero. Besos.*

— Je t'aime aussi. *Besos.*

Je branche mon téléphone au chargeur et enfle une chemise de nuit. Après avoir brièvement passé mes SMS en revue, je décide de rédiger un message groupé aux filles et à Philip. Mes autres âmes sœurs seront contentes de savoir que je suis saine et sauve dans la Ville des vents. Quant à Philip, il pète les plombs s'il n'a pas de mes nouvelles. Un rapide SMS indiquant que je les contacterai demain après la réunion du conseil, et je suis prête à aller au dodo.

La journée de demain me rend nerveuse, vu que je n'ai jamais participé à une réunion du conseil d'administration pour la fondation En lieu sûr. J'espère les impressionner avec les statistiques de ma campagne et les résultats de mes levées de fonds pour l'année écoulée. Je ferme les yeux, ralentis ma respiration et laisse mes nerfs à vif se détendre. Je m'endors en rêvant à des yeux bleu des mers du Sud et des mains puissantes qui, par leurs caresses, m'entraînent dans l'oubli.